

RAPHAËLLE BELLON

WILD BOY

Le garçon sauvage

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522261

Dépôt légal : octobre 2025

*Pour mes enfants,
Maëlys et Caleb*

Première partie
L'explosion cataclysmique
d'une étoile

Chapitre 1

On dit que c'est de l'angoisse que naît la création. On dit que c'est de l'obscurité que naît le soleil, qu'il ne fait jamais aussi sombre que lorsque l'aube s'apprête à poindre. Je suis dans les ténèbres et j'attends cette clarté à l'horizon.

Mes parents ont prénommé ma sœur jumelle Aurore. Et chaque matin qui se lève est imprégné de sa présence. Chaque matin, je vois l'aurore, brillante et flamboyante, enflammer le ciel de sa joie. Et chaque matin me ment. Chaque matin, l'aurore revient, et ma sœur n'est pas avec elle. Ma sœur est morte et le ciel peut bien se parer de ses plus belles couleurs, ma vie est plongée dans le noir. De l'angoisse naît le néant. L'absurdité suit l'obscurité.

Je resserre le volant entre mes doigts. Le soleil encore timide de ce début mars réchauffe doucement la vitre de la voiture contre laquelle ma mère s'est endormie. Elle a l'air paisible. Son visage semble exempt de souffrance. Nous longeons depuis un moment la route côtière et de temps à autre, un fragment de mer se laisse deviner entre deux rangées d'arbres. J'ai envie de m'arrêter, de me réfugier auprès d'elle. La mer me manque. La mer m'a toujours apaisée. Même si aujourd'hui, je n'espère d'elle aucun réconfort. Mais je crains qu'un arrêt ne réveille ma passagère, si tranquillement endormie, et je ne veux pas courir ce risque. Il faut qu'elle se repose. Toutes ces nuits blanches qu'elle vient de passer l'ont vidée. Moi aussi, bien sûr, mais j'ai encore l'énergie de conduire. J'ai encore l'énergie de croire que je vais me réveiller de ce cauchemar.

Faire sept cents kilomètres aujourd'hui dans mon état n'est pas vraiment raisonnable, mais maman veut absolument aller chercher les affaires d'Aurore aujourd'hui. L'enterrement était hier, et si maman a bien été occupée depuis l'annonce de la nouvelle, maintenant que l'enterrement est passé, elle n'a plus rien à faire. Je crois qu'elle a peur de la suite.

— S'il te plaît, Lola, a murmuré — a supplié — ma mère. Un gémissement qui ne permettait pas de refus.

J'aurais pu objecter, et faire entendre mes arguments, mais je ne voulais pas la contrarier.

Et puis, cette route ne m'est pas inconnue. Aurore et moi avons souvent sillonné le sud de la France ensemble. Depuis Nice, où habitent nos parents, Cannes, Fréjus, Aix-en-Provence, jusqu'aux Saintes-Marie-de-la-Mer.

Nous avons avalé tant de kilomètres ensemble, la radio à fond dans la voiture, les cheveux au vent, à cause des vitres baisées, parce que la climatisation ne fonctionnait pas. Nous avons des nœuds dans nos longues boucles brunes, les joues rougies d'avoir oublié la crème solaire, des secrets sur le bout de nos lèvres salées par les embruns. Je me souviens du soleil sur mon bras droit, côté passager. C'était Aurore qui conduisait alors, les mains dansant sur le volant au rythme de la musique. Dansant imprudemment parfois. Mais je lui faisais confiance. Je lui confiais ma vie. En fait, je n'y pensais même pas. Rien ne pouvait nous arriver, nous étions deux, nous étions fortes, invincibles. Et nous chantions, d'une même voix. Nos notes étaient parfois fausses, mais c'était notre orchestre, notre symphonie clandestine. Nous allions à la plage, ou marcher sur une corniche. Rien qu'elle et moi. C'était notre vie, notre joie secrète, intime, nos moments sacrés. Jusqu'à ce qu'elle plaque tout et décide de partir vivre en Afrique... d'où elle n'est jamais revenue.

La colère me fait crisper les doigts, mes ongles s'enfoncent encore plus profondément dans le cuir du volant. Mon corps entier est devenu colère. De colère contre ses assassins, mais aussi contre moi-même, qui ne l'ai pas dissuadée de partir, de foutre sa vie en l'air. De colère contre Aurore enfin, qui a mis en danger sa vie pour prouver quoi, à qui ?

Je surveille ma mère du coin de l'œil, puis le compteur de vitesse. Je voudrais enfoncer la pédale de l'accélérateur et prendre de vitesse le cours de ma vie. Je voudrais rattraper le temps perdu et rouler si vite – encore plus vite – qu'il ne subsistera plus qu'une trace de mon existence, un trait furtif, une hallucination.

Au lieu de cela, je vérifie bien sagement que je roule en dessous de la limitation. C'est la voiture de ma mère et je ne veux pas croiser la route d'un radar. C'est la chose la plus raisonnable à faire. Quand toute l'existence s'éparpille, se dissout dans l'air, quand tous les repères s'écroulent, il reste encore les règles

et les lois à respecter. Un cadre rassurant, pour ne pas se laisser emporter par le vide.

Aurore est revenue en avion. La compagnie d'assurance a organisé le rapatriement de son corps, jusqu'à la chambre funéraire. Nous n'avons même pas eu besoin d'aller l'attendre à l'aéroport. Et de toute façon, à quel terminal ?

Mes parents se sont occupés de tout. Méthodiquement, calmement. Trop calmement. Je vois bien qu'ils font ça pour moi. Ils s'inquiètent pour moi. Ils veulent me préserver le plus possible et m'épargner des tâches qu'ils me croient – ou me savent – incapable d'accomplir.

Et je les laisse faire. S'occuper de moi les occupe. Je m'inquiète pour eux. Moi aussi, je veux les préserver le plus possible. Pendant ce temps, je regarde par la fenêtre, je conduis. Je tente encore d'absorber cette supernova qui vient de me heurter de plein fouet.

Quand nous étions au collège, notre professeur de sciences nous avait parlé des supernovae. Il les avait définies comme « l'explosion cataclysmique d'une étoile » et j'avais été immédiatement embarquée dans le monde mystérieux de l'espace et de notre système solaire. L'infiniment grand, l'univers en expansion permanente, c'est intrigant, fascinant. J'aimais contempler les astres, avec ma sœur, durant les longues nuits d'été. Nous les comptions – ou tentions vainement de le faire –, nous repérions les constellations, nous nous imaginions glissant sur la Voie lactée. Nous nous sommes confié nos plus grands secrets, murmurés à l'oreille d'une galaxie.

Mais mon professeur de sciences, lui, nous expliquait que les étoiles pouvaient implorer et créer un cataclysme, et moi, je me demandais comment une chose aussi belle et lumineuse pouvait créer de tels phénomènes dévastateurs, comment on pouvait passer de la brillance, de la beauté, de l'espoir, d'un repère rassurant dans la nuit, à un trou noir sans fond qui happe toute lumière à tout jamais.

Je le sais désormais.

L'étoile, cependant, n'a pas explosé avec la disparition brutale de ma sœur. C'est arrivé bien avant cela, il y a trois ans exactement, quand on a diagnostiqué à Aurore un cancer du col de l'utérus de stade deux. À cette époque, j'étais assez naïve pour penser que ma sœur ne pourrait jamais mourir, alors, j'ai

eu la folie de ne pas trop m'inquiéter, surtout que c'est un type de cancer « à bon pronostic » selon les médecins. Je me suis un peu inquiétée quand même. Je voulais croire que tout irait bien, que rien ne viendrait bouleverser notre monde. Mais quand on l'a opérée et qu'on lui a annoncé qu'il fallait tout enlever, pour éviter le risque de métastases, et qu'elle ne pourrait jamais tomber enceinte, j'ai perdu ma sœur une première fois. Elle a cessé d'être celle que je connaissais. La tornade positive, énergique, souriante, sociable, remplie d'amour et de rêves.

Avoir des enfants était un projet très important pour elle, le rêve de sa vie. Et voici que tout s'écroulait. Et pour moi, sombre ironie, qui n'en voulait pas, il me restait toutes mes facultés biologiques pour en avoir. Une injustice monumentale dont je n'étais pas responsable dans les faits, mais à ses yeux, n'en était-il pas tout autrement ?

La nouvelle lui a causé un choc immense. La peine, insidieusement, a continué à creuser lentement son visage, déjà affaibli et amaigri par les traitements, la radiothérapie et le découragement.

Il y avait ses yeux, plus rougis que d'habitude, quand je venais la voir. Et puis bientôt il n'y avait plus de sourires. Plus de secrets. Puis plus de paroles du tout.

Je lui en ai beaucoup voulu de se soustraire à la vie, de s'éloigner de moi, de me fuir comme si j'étais la cause profonde de ses souffrances.

Et ensuite, plus tard, après sa rémission, de m'abandonner.

Elle nous a dit, à papa, maman, et moi, qu'elle avait pris sa guérison comme un signe. Une seconde chance, l'opportunité de se rendre utile, de mettre à profit son temps et ses compétences. Elle voulait donner un sens nouveau à son existence. On avait détruit le chemin qu'elle avait passé des années à bâtir, et elle devait, disait-elle, repenser sa vie, choisir un autre cap.

C'est ainsi que ma jumelle décida, sur un coup de tête, de partir en Afrique, faire du bénévolat dans une réserve animale. Elle voulait travailler auprès d'animaux menacés, participer à leur protection. Elle avait trouvé la réserve sur les réseaux sociaux. Un appel à l'aide avait été lancé par la propriétaire d'un lodge dans le Kwazulu-Natal¹, en Afrique du Sud. Une femme qui

1 Région d'Afrique du Sud située au sud-est du pays, qui s'étend de l'Eswatini et du Mozambique jusqu'au Cap-Oriental au sud.

organisait des safaris dans une réserve privée, et qui avait créé une association pour la sauvegarde des espèces menacées. Elle avait construit un orphelinat pour animaux, qui tournait uniquement grâce aux bénéfices du lodge. Mais la pandémie de Covid avait frappé, les frontières d'Afrique du Sud avaient fermé, les clients avaient cessé de venir, l'argent avait cessé de rentrer. Il n'y avait plus de quoi payer les employés du lodge. Tout le monde était rentré chez soi. Le braconnage s'était répandu comme un fléau. La pauvreté est un mal bien pire qu'une épidémie.

Aurore était donc partie aider ces gens, cet orphelinat, à se relever de ses cendres. Elle avait déménagé sur un autre continent, décidant d'abandonner son énergie à une cause étrangère, tout cela parce qu'elle devait trouver un nouveau but à sa vie, tout cela parce qu'elle n'arrivait pas à célébrer sa guérison ici, avec ceux qui l'aimaient, tout cela parce qu'elle était privée d'enfant.

Je lui en ai voulu de ne pas voir ma propre souffrance et de refuser de m'aider, tout en refusant mon aide. C'était sans doute un sentiment égoïste, mais il y avait plus que cela. Nous étions une seule et même personne, deux moitiés d'un tout équilibré, le yin et le yang. Nous l'avions été depuis notre naissance, et malgré nos différences. Mais Aurore a préféré laisser derrière elle son autre moitié. Elle est partie sans presque se retourner. Sans presque me serrer dans ses bras. J'ai tenté de retenir son corps contre le mien, une dernière fois, et son odeur sur ma veste. Mais elle était déjà loin.

À son départ en Afrique, ma sœur a laissé peu de choses. Comme si déjà, elle pressentait qu'elle ne reviendrait jamais. Elle a vendu ses meubles, sa voiture, la plupart de ses possessions. Le peu qu'elle voulait garder, elle l'a entreposé chez son ancienne colocataire parisienne qui a déménagé ses affaires dans le garage de sa nouvelle maison au nord de Nîmes, près d'Uzès, quand elle a quitté à son tour Paris.

Anaëlle – c'est son prénom – a partagé la vie d'Aurore une année, à la fac. La dernière année avant son cancer. Nous louions un appartement à Paris, avant ça, et puis j'ai décidé d'arrêter les cours de marketing. La vie parisienne ne me convenait pas. Je ne supportais pas le fourmillement incessant, la vie sociale si exigeante et si compliquée.